

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

D'Ésaû à Tobit **Vers une éthique de la transmission**

Pierre Charland

Volume 44, Number 3 (257), September 2002

Transmissions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32978ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charland, P. (2002). D'Ésaû à Tobit : vers une éthique de la transmission.
Liberté, 44(3), 16–24.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

D'Ésaü à Tobit

Vers une éthique de la transmission

Pierre Charland

Dans quelques mois, j'aurai quarante ans. Aussi je me surprends, depuis un an ou deux, à développer une nouvelle conscience d'avoir quelque chose à transmettre, quelque chose à léguer à mes semblables.

J'arrive peut-être au tournant de la vie qui, selon Erik Erikson, voit s'opposer la générativité à la stagnation¹ ? Je ne sais pas, mais je crois nettement percevoir un appel à me décentrer de moi-même pour donner à d'autres un peu de ce que j'ai reçu. Ce sont là des propos qui peuvent surprendre, dans la bouche d'un célibataire de la génération X : une génération qui est censée se suffire à elle-même. Peut-être suis-je aux prises avec un petit sursaut d'instinct paternel qui va passer ? J'ai pourtant l'impression d'être confronté à un enjeu de fond.

¹ Erik Erikson, *Enfance et société*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1994, p. 178.

Relisant récemment le volume *Éthique à l'usage de mon fils*², du philosophe espagnol Fernando Savater, je me suis arrêté au chapitre 4, intitulé « À toi la belle vie », dans lequel Savater raconte à son fils l'histoire biblique d'Ésaü et de Jacob. Il y est question de jouissance et d'héritage, de vie et de mort. Ce passage a rejoint mon questionnement sur la nature de la transmission : sur le prix qu'il en coûte pour donner. La réflexion qui suit s'inspire donc de l'histoire familiale d'Isaac, Ésaü et Jacob, ainsi que de celle du personnage biblique de Tobit, que j'étudie depuis deux ans dans le cadre d'une recherche doctorale sur la filiation. Cette recherche engage le dialogue entre la théologie biblique et la théorie psychanalytique. Aussi, ma réflexion se conclura sur quelques éléments d'analyse ponctués d'observations de psychanalystes contemporains, en lien avec des enjeux de transmission intergénérationnels.

Ésaü : la jouissance du moment

Savater note que l'extrait suivant du livre de la Genèse soulève des questions liées aux exigences de la transmission :

Comme Jacob faisait bouillir un bouillon de lentilles, Ésaü rentra des champs, épuisé. Ésaü dit à Jacob : « Laisse-moi avaler de ce roux, de ce roux-là, car je suis épuisé. » Voilà pourquoi on l'a appelé du nom d'Édom. Jacob dit : « Vends-moi tout de

² Fernando Savater, *Éthique à l'usage de mon fils*, Paris, Seuil, coll. « Points-essais », 1994.

suite ton droit d'aînesse. » Ésaü dit : « Voici que je vais mourir ; que m'importe le droit d'aînesse ? » Jacob dit : « Jure-le moi tout de suite. » Il le lui jura et vendit son droit d'aînesse à Jacob. Alors Jacob donna à Ésaü du pain et du bouillon de lentilles.

Il mangea et but, se leva et partit. C'est ainsi qu'Ésaü méprisa son droit d'aînesse. (Gn 25,29-34)

Remettons-nous en tête les détails relatifs à ce passage biblique. Ésaü et Jacob sont les fils jumeaux d'Isaac. Or, Isaac a une préférence pour Ésaü – excellent chasseur – qui est aussi l'aîné de Jacob, en ce sens qu'il a été le premier à sortir du ventre de sa mère. Ésaü bénéficie donc du droit d'aînesse, ce qui signifie qu'il héritera de tous les privilèges et de tous les domaines d'Isaac. Mais, un jour que Jacob est resté à la maison pour se préparer un plat de lentilles, Ésaü rentre chez lui après une expédition de chasse. Il est épuisé et il a faim. Attiré par l'odeur des lentilles, il demande à son frère s'il est prêt à partager son plat avec lui. Jacob accepte, mais à condition qu'Ésaü lui cède son droit d'aînesse. Aveuglé par la faim du moment, ce dernier se dit : « La vie est courte, à quoi bon cet héritage ? Je préfère prendre les lentilles » (Gn 25,32), et il cède son héritage à Jacob. Il n'y a pas de mal à vouloir se mettre des lentilles sous la dent quand on a faim... mais à quel prix ?

Ésaü, nous dit le texte, est obsédé par le spectre de sa mort. Il prend alors une décision qui ne concerne que le court terme, et qui ne tient compte que de lui. Il est certes vrai qu'Ésaü mourra un jour. Peut-être même mourra-t-il avant son père Isaac. Mais en cédant son droit d'aînesse à Jacob, c'est non seulement sa vie qu'il engage, mais celle

de ses enfants, de ses petits-enfants et de toutes les générations qui leur succéderont. Or, comme il était à prévoir, Ésaü vit plus longtemps que son père Isaac (Gn 35,29), et il a une très nombreuse descendance (Gn 36,1-43). Obnubilé par la prise de conscience de sa finalité, Ésaü succombe à la tentation d'un bon plat de lentilles, qu'il troque contre un important héritage. Il joue le présent contre l'avenir ; la jouissance du moment contre la transmission. Entre deux biens – l'attrait du goût des lentilles et l'appel à léguer un héritage à ses descendants – Ésaü choisit le moindre. « Il mangea et but, se leva et partit. C'est ainsi qu'Ésaü méprisa le droit d'aînesse. » (Gn 25,34b)

Tobit : la jouissance du miroir

Tobit, un autre personnage biblique, opte aussi d'abord pour la jouissance. Dans son cas, ce n'est pas de celle du ventre, mais de celle du *miroir* dont il s'agit.

Bien au chaud dans sa certitude de plaire à Dieu, Tobit ne voit que lui-même. Il a un fils, Tobie, à qui il a donné un nom identique au sien. À la lecture du texte biblique, on comprend que ce père, obsédé par son image, n'en a que pour sa vertu et pour des cadavres sans sépulture qu'il s'affaire à enterrer : « Moi, Tobit, j'ai suivi les chemins de la vérité et pratiqué les bonnes œuvres tous les jours de ma vie... » (Tb 1,3a) Or, voilà qu'un jour Tobit reçoit de la fiente de moineau dans les yeux et devient aveugle. Découragé, dépressif, méprisé par sa femme, il demande alors à mourir : « Ordonne, Seigneur, que je sois délivré de cette

détresse, laisse-moi partir au séjour éternel, et ne détourne pas ta face de moi, Seigneur. » (Tb 3,6b)

À la différence d'Ésaü, le découragement et la perspective de la mort n'entraînent pas Tobit à la cupidité. La prise de conscience de sa fragilité conduit plutôt le vieil homme à se décentrer de lui-même. Il se souvient d'un héritage qu'il a placé chez un lointain cousin : « Voici que j'ai demandé la mort ; je ferais bien d'appeler mon fils Tobie pour lui révéler l'existence de cet argent avant de mourir. » (Tb 4,2) Le père envoie alors son fils chercher l'héritage qui lui est dû.

Désormais, le garçon est inscrit à la vie. Tobie, fils de Tobit, part en voyage – accompagné d'un ange – et rencontre sur son chemin l'amour et le bonheur. Le jeune Tobie est mis au monde quand il part chercher un héritage légué par son père. À noter que Tobit ne fuit ni la mort ni la souffrance. Il fait la lumière sur lui-même et sur sa responsabilité par rapport à une descendance. Il assume sa condition d'aveugle, entre en lui-même, et découvre qu'il a un fils.

Ce récit illustre, je pense, comment les générations se fécondent l'une l'autre. Surtout que le fils Tobie – à qui l'aveugle Tobit a légué son héritage – est celui-là même qui rend la vue à son père. Le texte raconte : « Quand ses yeux lui démangèrent, il se les frotta, et les leucomes s'écaillèrent aux coins de ses yeux. Ayant vu son fils, il se jeta à son cou, fondit en larmes et dit : "Béni soit ton Nom dans les siècles... voici que je vois Tobie, mon fils !" » (Tb 11,12-13).

Le philosophe Jacques Derrida, qui commente ce passage, souligne que c'est l'acte même de la transmission qui permet au père de voir :

À sa guérison, Tobit fond en larmes, et ce qu'il voit d'abord, c'est son fils. Il rend grâce non simplement de voir, de voir pour voir, mais de voir son fils. Il pleure de reconnaissance non tant parce qu'il voit enfin mais parce que son fils lui rend la vue en se rendant visible : il lui rend la vue à se rendre visible et *pour* se rendre visible, lui son fils, c'est-à-dire la lumière donnée comme lumière reçue, prêtée, rendue, échangée³.

Le lien biblique entre cécité et transmission me paraît être ici plus qu'accidentel. Notons, par ailleurs, qu'Isaac – le père d'Ésaü et de Jacob – est aussi aveugle à la fin de sa vie. Aussi, quand Rembrandt peint le père du fils prodigue, il lui attribue un visage d'aveugle. Un rappel, peut-être, du fait que transmettre suppose que l'on n'ait pas la claire vision de ce qui va naître. Ce n'est que lorsque le fils revient de voyage, avec l'héritage promis, que Tobit peut dire : « Je te vois, mon fils. »

Le double mouvement de la transmission

Toute transmission repose, me semble-t-il, sur un double mouvement. Elle ne se fait jamais de façon univoque. Elle suppose une relation, et donc deux paroles : celle qui émane du transmetteur... *père, mentor, maître ou aîné...* et l'autre qui relève *du fils, de l'apprenti, du protégé*

³ Jacques Derrida, *Mémoires d'aveugle. L'autoportrait et autres ruines*, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1990, p. 34.

ou de l'élève. Aussi, les parents, les enseignants, les maîtres sont parfois surpris de constater ce qui a été perçu et reçu de leurs efforts de transmission. C'est que la transmission ne peut s'opérer qu'à partir de la différence de l'autre. Elle suppose ainsi que le transmetteur laisse naître une parole nouvelle, qu'il ne maîtrise pas, car elle est celle d'un autre. Transmettre, c'est accepter qu'il y ait transformation et nouveauté. C'est donner plutôt que mourir... C'est permettre au fils de partir en voyage en quête d'un héritage, plutôt que tout flamber pour un plat de lentilles.

La période de l'histoire dans laquelle nous nous trouvons est marquée par des idéologies qui annoncent la fin des transmissions. Aussi, un des traits du paysage post-moderne, du point de vue de la psychanalyse, est le brouillage des rapports entre les générations et, notamment, des rapports entre parents et enfants⁴. Des psychanalystes s'entendent pour affirmer qu'un bon nombre de nos contemporains sont animés par « un moi idéal de type infantile⁵ »... c'est-à-dire par une attitude narcissique, caractérisée par la primauté accordée aux investissements que le sujet réalise sur lui-même. Ce serait, semble-t-il, un trait de culture. C'est donc dire qu'il est de plus en plus difficile pour des jeunes de s'appuyer sur des modèles adultes mûrs, capables de favoriser une solide structuration de la personnalité à partir d'idéaux de maturité et de liberté humaine.

⁴ Michelle Cadoret, « Chanter en vérité est un autre souffle », Serge Lesourd (dir.), *Violente adolescence. Pulsions du corps et contrainte sociale*, Ramonville Saint-Agne, Érés, 1998, p. 126.

⁵ *Ibid.*, p. 130.

Le slogan de la postmodernité est : « No future ! ». On annonce la fin de l'histoire, la fin de tout ce qui est institué. Je pense qu'il est important de prendre conscience qu'un contexte comme celui-là fait une violence gratuite à l'idéal du moi des jeunes : aux références qui permettent aux transmissions de s'opérer.

Parallèlement, des psychanalystes affirment que nous sommes aux prises avec une perte de l'efficacité symbolique qui était opérante dans les transmissions entre générations (Anatrella, Cadoret, Jeammet, Legendre...). Quoi qu'il en soit, on est en droit de se demander quel serait l'avenir de sociétés qui ne seraient plus en mesure d'offrir des représentations structurantes à leur progéniture. Pousser cette logique à l'extrême peut conduire à des scénarios apocalyptiques. Si les scènes familiales et sociales étaient confrontées à des faillites de la symbolisation, et si les passages s'effectuaient désormais en dehors des limites des générations, beaucoup de jeunes seraient livrés à la seule logique de leurs pulsions, et appelés à s'autofonder.

L'autonomie est une valeur positive, un acquis de la modernité, mais en ce qui me concerne, je ne souhaite pas que ce soit l'unique héritage que nous léguions aux prochaines générations.

Donner pour vivre

« Ce que tu as hérité de tes pères afin de le posséder, gagne-le », écrivait Goethe.

Arrivé à l'étape symbolique de mes quarante ans, j'ai l'impression *d'osciller entre l'éthique d'Ésaü et celle de Tobit*. Je sais qu'il y a un prix à payer pour transmettre, et qu'on y laisse probablement toujours un peu de soi-même. « De pères en fils circule une dette, une créance⁶ », affirme Pierre Legendre. C'est la condition de toute transmission.

À cette étape de ma vie, j'ai l'impression d'avoir tendu les mains pour recevoir un héritage, qu'il est maintenant à mon tour de léguer. J'ai un peu peur. Je suis nerveux. Y aura-t-il quelqu'un derrière pour attraper la passe ? Je l'espère, car je sais bien que ce seront mes fils qui me rendront la vue.

⁶ Pierre Legendre, *Le crime du Caporal Lortie. Traité sur le Père*, Paris, Fayard, 1989, p. 112.